

LE VAMPIRE

Feutre noir sur Velin d'Arches, 65 x 50 cm, 2014

La Galerie Dix9 a le plaisir de vous présenter

MOTEUR DEMANDÉ

Pierre Mazingarbe

Du 14 mars au 19 avril 2014

Vernissage jeudi 13 mars de 18h à 21h

GALERIE DIX9 Hélène Lacharmoise

19, rue des Filles du Calvaire 75003 Paris - M° Filles du Calvaire
du mardi au vendredi de 14h à 19h, samedi de 11h à 19h et sur RDV
Tél : 33(0)1 42 78 91 77
<http://www.galeriedix9.com>

MOTEUR DEMANDÉ

«Moteur demandé !» C'est par ces mots que le réalisateur ordonne sur son plateau silence et concentration avant chaque prise. En reprenant cette annonce éculée pour baptiser sa première exposition, Pierre Mazingarbe plonge directement le visiteur dans son univers.

Comment, avec le dessin, reprendre les rênes du cinéma, ce cirque, cet art sans brouillon ?

Car c'est de ses fantasmes liés au monde du cinéma et de leur réalisation qu'il est ici question.

Avant tout pratiquant de la mine et du feutre, Pierre Mazingarbe a ainsi fait du dessin le creuset de son cinéma. Des dessins denses et fantastiques, foisonnant des références éparses qui ont nourri sa première jeunesse (Dürer, Bellmer, Fellini, Piranesi, Wes Andersen et l'iconographie médicale). Et où l'on retrouve les questions qui le passionnent : le désir, le féminisme, la truculence et la crudité du langage.

A travers une sélection d'œuvres inédites, la Galerie Dix9 donne carte blanche à Pierre Mazingarbe pour présenter son rapport au Cinéma et à ses acteurs, à ses mécaniques et à ses hors-champs.

Parmi elles, une série de neuf gravures intitulée *L'Acteur*, qui représente sa fascination pour ces hommes et ces femmes, capables de muer comme des caméléons au gré des desideratas du réalisateur.

Une série de dessins au format raisin (65x50cm) a été patiemment exécutée pour l'exposition avec des feutres microscopiques - que l'artiste a usés au rythme effréné d'un stylo par jour ! Résultat : chaque canevas requiert un regard patient et curieux.

Car au-delà d'une densité sombre et de personnages de premier plan (souvent un réalisateur vêtu d'une peau de lion, une actrice ou un technicien...), on découvre une myriade de détails enfouis dans cette

forêt de traits : des visages diaboliques, une sorte de chimère ailée, un ange... tout un bestiaire délirant dont la richesse illustre l'imaginaire bigarré de son auteur.

De plus petit format, la série *Cinemas* met en scène une salle de cinéma, tantôt orientée face à l'écran, avec un réalisateur solitaire qui visionne des rushes. Tantôt orientée face au public, au milieu duquel se sont glissés quelques grands noms du genre : Fellini, Fritz Lang et d'autres.

En inféodant de la sorte le cinéma au dessin, Pierre Mazingarbe fait un pied de nez au ridicule de son faste, et dévoile la solitude de sa fabrication, dans l'antre de ses stylos.

Il met également à jour les liens méconnus qu'entretiennent premier et septième art. Un septième art qu'il qualifie lui-même d'« art total » car il lui offre les moyens de donner vie aux mondes qu'il imagine seul sur papier.

C'est en parallèle de ses études d'animation que Pierre Mazingarbe se lance dans la réalisation de films. Son dernier court-métrage, *Ce qui me fait prendre le train*, trône au cœur de l'exposition comme une évidente conséquence de toutes ses inspirations et réflexions. Empreint d'un imaginaire onirique, il revisite le mythe d'Orphée- ou comment Orphée, devenu jeune femme, pénètre le monde des morts dans l'espoir de ramener à la vie un couple d'amis chers en lieu et place d'Eurydice.

Pour parfaire ce parcours, la Galerie Dix9 exposera enfin une sélection d'objets et d'animaux fantasques, tout droit sortis de l'imaginaire de l'artiste qui les a créés spécialement pour le film. Véritables acteurs ou pièces de la mise en scène, ils seront présentés pour la première fois en tant qu'œuvres en soi.

Camille Lacharmoise

Le train des pensées de Pierre

À la fin du mois de janvier, je retrouve Pierre chez lui pour qu'il me montre les pièces qui composeront l'exposition. Il m'explique, entre autres, que le dessin est générosité, don immédiat, partage.

Je suis d'accord.

Si je savais dessiner, je n'écrirais pas un texte sur son travail, je dessinerais les trains de pensées qui partent de la tête de Pierre Mazingarbe.

Il y en aurait des dizaines, fusant dans toutes les directions. Une couronne de trains. D'abord, parce qu'il n'y a rien de plus beau qu'un train qui, toutes fenêtres allumées, fend la nuit ou le vide.

Ensuite parce qu'ils représenteraient la manière simultanée et claire dont Pierre est capable de dévider dix fils de réflexion à la fois, sans jamais se perdre, ni perdre son interlocuteur.

Enfin parce que le train est – je cite Pierre – de bien des manières comparable au cinéma. On paie pour s'installer dans un siège et pour regarder, sans bouger soi-même, défiler des images avec l'exigence que ce défilé d'images nous transporte d'un point A à un point B. Le train et le cinéma partagent ce rectangle clair où un autre monde s'anime, ce cadre qui découpe régulièrement les oeuvres de Pierre. Il y a deux espaces en un. Magie des rencontres – et fracas. Empruntons un de ces train qui s'échappe de la tête de l'artiste. C'est celui qui entrera bientôt en gare de la Ciotat.

En avançant de wagon en wagon – car si je savais dessiner, je m'amuserais moi aussi à multiplier les détails minuscules, de ceux qu'on ne voit qu'à la loupe ou qu'après des années d'observation - on rencontrerait des mondes différents, tous rassemblés dans les trains des pensées de Pierre.

Il y a un wagon uniquement peuplé de femmes, dont les visages dessinés encore et encore par Pierre sur ses story-boards se superposent en couches de feutre et d'aquarelle au-dessus de la chair réelle. Elles sont visages. Elles sont seins. Le reste se perd un peu dans l'obscurité. À l'exception d'un vagin qui traîne sur le sol, comme un poisson mort ou comme un oracle. Les femmes de ce wagon demandent le regard et se demandent comment être regardés. Les réalisateurs, regroupés dans le wagon voisin, passent souvent par ici. Ils ont des gueules d'enfer hurlantes ou des silhouettes mutiques. Ils se rêvent démiurges mais s'affichent parfois comme pantins aux mouvements mécaniques – bandaison, débandaison, bandaison, débandaison. Parfois, ils se cachent derrière les sièges pour observer les actrices qui savent très bien qu'ils sont là.

On joue au voyeurisme et à l'exhibition.

Il y a un wagon d'objets volants, on y avance en écartant de son visage les paires d'ailesqui battent aux côtés des compteurs. On voit les fils qui les animent. C'est un trucage. On décide alors de plisser les yeux. Les fils disparaissent. Dans ce wagon ne viennent que les gens qui veulent croire à la possibilité de voler.

Dans les nouvelles comètes qui s'abritent ici, se trouvent également de dangereux frisbees-scie et des boules de pétanque galactique. Ça se cogne contre les parois.

Si on les libérait, tous les objets volants mettraient probablement cap sur la Lune, pour y rendre un hommage à Méliès.

Il y a un wagon de créatures de l'ombre. Taches d'encre. Magma mouvant. Elles émergent du néant, jamais entières. Tête de Cerbère montée sur tige, tumescence d'un cavalier d'échecs, visages qui ne sont formés que de trous. Effrayantes et complices.

Elles sont la preuve que rien n'est figé, que même un dessin bouge. Qu'une gravure peut être son propre zootrope, et son propre cinéma.

Il y a le wagon des caméras. Elles sont partout, déroulant leurs tentacules organiques et leur technologie à périscopes et boulons, comme un fantôme de Nautilus. Elles ont des racines et des mains, des pénis perforateurs et des sexes ouverts. La caméra est un objet duel, elle semble parfois attaquer le monde et parfois protéger le réalisateur. Épée-bouclier qu'on ne sait trop dans quel sens prendre.

Plus loin, au bout du couloir, il y a le wagon-bar. On y boit des fluides. Du lait brillant. Du sang. Des larmes. On y boit des jets de choses. Ça tient difficilement dans les verres. Il s'y déroule des parties effrénées de lapin-carotte. Je ne connais rien de plus jouissif que d'inventer des jeux.

À l'avant du train, la locomotive n'a pas de phares mais le faisceau d'un projecteur. Bientôt elle crèvera l'écran et dans la salle, les spectateurs hurleront – en partie par plaisir d'avoir peur.

Ainsi sont les trains qui partent de la tête de Pierre.

Alice Zeniter

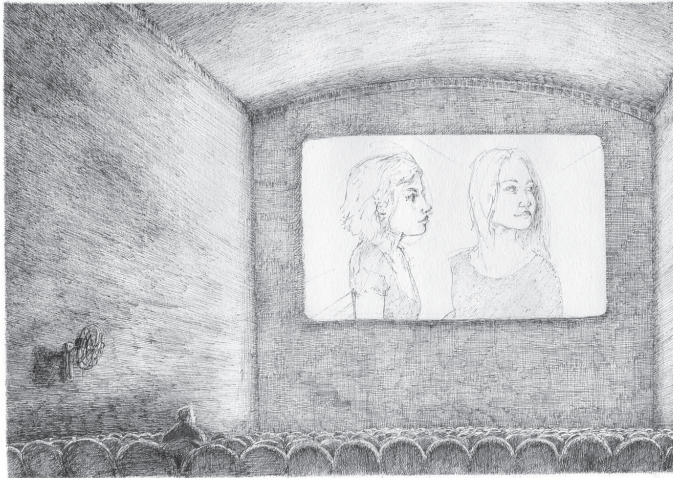
écrivain, auteur notamment de *Sombre Dimanche*, prix du livre Inter 2013



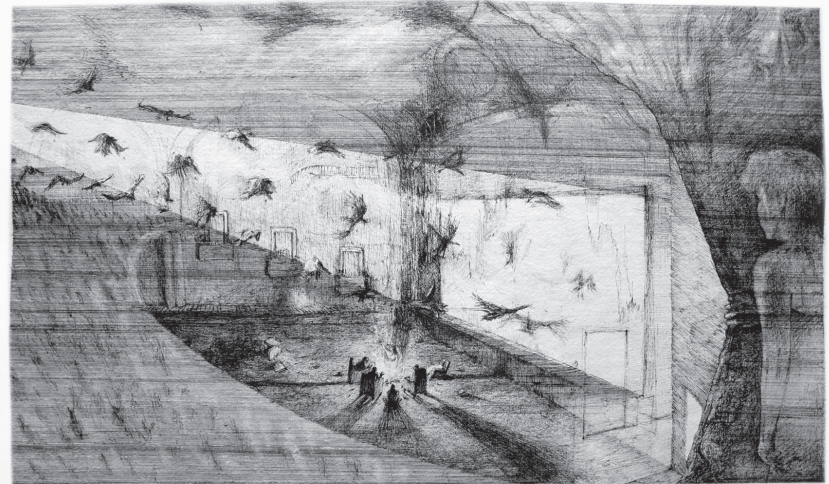
Ce qui me fait prendre le train, video 14'45, Prix Studio Collector 2013
Production Le Fresnoy, Studio National des Arts Contemporains



En travaillant avec cette actrice est apparu un petit diable entre nous,
feutre sur Arches, 65 x 50, 2014



Cinéma I, feutre sur papier ivoire, 28 x 21 cm, 2014



Un peu de mort, feutre sur Arches, 65 x 50, 2014

BIOGRAPHIE

Né en 1988 à Compiègne, France

Vit et travaille à Paris

Formation

Le Fresnoy - Studio National des Arts Contemporains, Tourcoing, France.

Diplômé de l'Ecole Nationale Supérieure des Arts Décoratifs de Paris (secteur Animation)

Prix et diffusion pour le film

Ce qui me fait prendre le train

Festival International du court métrage à Clermont-Ferrand 2014 - compétition nationale

Prix Studio Collector 2013, décerné par Myriam et Jacques Salomon

Achat et diffusion juin 2014 Canal+ France

Best Film Award, 33rd Munich International Festival of Film Schools

Festival Paris Court-Devant

Portugal Underground Film festival - New York edition.

Prix du jury, Festival de Fécamp 2013

Renard d'argent, semaine du cinéma de Sciences Po

Expositions /Filmographie

2014

Moteur demandé, exposition personnelle, Galerie Dix9, *Ce qui me fait prendre le train*, projection du film à la MEP, Maison Européenne de la Photographie, Paris (week end janvier-mars)

2013

Panorama, Le Fresnoy - projection du film *Ce qui me fait prendre le train*, production Le Fresnoy, France

2012

Le Roi des Belges, fiction, prod. Le Fresnoy

Festival Etiuda & Anima- Cracovie 2012, Pologne

XI Open St. Petersburg Student film festival

Cinémondos - festival international du film indépendant de Lille 2013

Festival International du Court-Métrage Etudiant de Cergy-Pontoise 2013

2011

Burning House, vidéoclip, 3min, Ensad / Babouchka productions

Festival international du clip Protoclip

L'Envers, L'Endroit - exposition des diplômés de l'Ensad, Le 104, Paris

Festival national du film d'animation Bruz 2012

Les poissons préfèrent l'eau du bain, film expérimental, 18min, Ferris&Brockman, Les 3 lignes / Babouchka productions

Festival International du Film d'Aubagne 2012

Semaine du Cinéma de Sciences-po 2012 - Compétition

Festival Péril Jeune 2011

Festival Paris Court-devant 2012 - Compétition Bord cadre

2010

Blanche, fiction, 14min, Ferris&Brockman / Babouchka productions

Meilleur film - Festival Ici&Demain 2010

Prix du public - Festival national du court-métrage étudiant TV Sorbonne 2010

Semaine du cinéma de Sciences-Po 2011

Achat Orange Cinéma Series (diffusion décembre 2011)

2009

Cad animation 3', Ensad/Babouchka Productions

2008

Ne mangez pas de sardines, film d'animation, 3min, Babouchka productions. Sélection régionale Clermont-Ferrand 2009

En développement

Moonkup - les noces d'Hémophile, fiction, 20min, Yukunkun productions

avec l'aide des régions Bretagne et Nord-Pas-de-Calais - (tournage avril 2014)



Compteur volant (jeu du Lapin carotte)
boite en bois, plaid, tiges de métal, carton. 2013